

* «La réalité ne m'intéresse pas¹» ou pourquoi la «gauche culturaliste» est incapable de combattre Bolsonaro et l'extrême droite

5 octobre 2018

La masse des travailleurs qui rejettent Bolsonaro, d'un côté, et, de l'autre, les organisations qui attaquent ce politicien ne semblent pas parler la même langue. L'ensemble du récit culturaliste mobilisé par le hashtag «EleNã» (Pas lui) ne fait qu'augmenter cette distance.

Une semaine avant les élections, les manifestations en faveur du hashtag «EleNã» semblaient confirmer un très fort rejet de Bolsonaro, en même temps qu'elle le vidaient de son contenu fondamental, caché derrière la défense abstraite des droits de l'homme et la dénonciation de la misogynie du candidat. Les organisations qui attaquent Bolsonaro et la masse des travailleurs qui le rejettent ne semblent pas parler la même langue et l'ensemble du récit culturaliste mobilisé par le hashtag «EleNã» ne fait qu'augmenter cette distance². La perception selon laquelle l'hostilité contre le Parti des Travailleurs (PT) est la véritable source de croissance de l'extrême droite est déjà devenue un lieu commun (sauf pour la gauche). Mais l'augmentation des sondages en faveur de la victoire de Bolsonaro, par contre, est loin de signifier une adhésion fervente pour ce personnage.

Ainsi, la majorité de la population ne semble ni disposée à se mobiliser sérieusement contre Bolsonaro, ni prête à descendre dans la rue pour lutter contre le système mis en place par le PT. De toute évidence, il s'agit de montrer ici ce qu'il y a de commun entre la masse des électeurs de Bolsonaro et ceux du PT.

Ces personnes-là – celles que les spécialistes appellent «les plus pauvres» – représentent ces vastes segments du prolétariat brésilien qui sont plongés dans des relations de travail qui échappent à toute règle, qui sont soumis à un turnover élevé, qui parcourent de longs trajets entre leur domicile et leur travail, qui s'entassent dans des moyens de transport vétustes et dans des conditions inhumaines, et qui enfin, à cause de tous ces éléments, sont l'objet d'une relative indifférence. Victime d'un strabisme

¹. Le titre original était exactement « Cela ne m'intéresse pas » mais je l'ai jugé un peu énigmatique (NDT).

1. C'est comme si le discours culturaliste en était désormais arrivé au stade terminal de la Nouvelle République et jouait un rôle central en vue d'accélérer sa fin: «*Dans la mesure où les couches moyennes se sont définitivement retournées contre le PT, le dilemme de ce parti est de savoir comment aller au-delà et conquérir ce qui reste de l'électorat conservateur fortement lié au milieu évangélique et sensible à l'idéologie punitive – la prétendue “nouvelle classe moyenne” – tout en conservant un programme “progressiste” pour les minorités organisées. Il est évident – ou du moins cela devrait l'être – qu'il s'agit de la quadrature du cercle. Mais la campagne de Haddad parie précisément sur cela. Chaque fois que le candidat PT gagne un point dans les sondages, avec le peu qu'il reste du transfert des votes de Lula, il perd 3 points dans l'électorat qui ne le connaissait pas encore, mais qui rejette par avance le programme de la gauche culturaliste. Le hashtag “ EleNã”, qui a réussi à mobiliser des minorités organisées et à promouvoir des manifestations significatives dans plusieurs villes a aussitôt fait augmenter de six points dans les sondages le vote féminin pour Bolsonaro.*» Marcos Barreira, « Au bord de l'abîme » (<https://blogdaboitempo.com.br/2018/10/03/a-beira-do-abismo/>)

politique, la gauche institutionnelle les considère avec une indifférence mêlée d'irritation ; elle les voit presque comme des gens victimes d'un retard mental: tout de même, ce qui est en jeu pour cette gauche institutionnelle, c'est la sauvegarde de son régime démocratique, la possibilité de réélire le seul candidat qui, un jour (Lula, dans ce cas, pas Bolsonaro!) a tendu la main aux «plus pauvres» !

Et pourtant, la plupart des travailleurs brésiliens – y compris les électeurs de Haddad – semblent inactifs, ils émettent peu de signaux de fumée... Ils restent comme suspendus, coupés du rythme historique de la conjoncture.

On sait que l'électorat actif de Bolsonaro ainsi que celui de Haddad appartiennent aux couches les plus nanties qui descendent dans la rue et font campagne, de sorte que la victoire de l'un ou de l'autre dépend de la capacité d'attirer la majorité de la population active, cette masse prolétarienne informe sur le plan électoral. Comme nous l'avons dit plus haut, cet électorat «plus pauvre» qui ne parvient pas à adhérer fermement ni à Bolsonaro ni au parti de Lula, loin de n'être qu'un secteur réduit, constitue la majorité de la population. Selon les statistiques officielles, l'année 2017 s'est terminée avec 34 millions de personnes travaillant à leur compte ou sans contrat. Plus de la moitié de la population active du pays survit sans protection légale. Dans un tel scénario, quel est le sens d'une notion comme «les plus pauvres» ? Cette expression cache une vérité fondamentale : la majorité de la population ne s'intéresse pas au sort de la démocratie. Et peut-être que l'avantage de Bolsonaro par rapport à la gauche est justement d'avoir pris en compte ce facteur. Il y a un épuisement qui dépasse les institutions démocratiques de l'État et touche tous les appareils de la société, les syndicats, les médias traditionnels, les moyens de propagande, etc. Dans ce scénario, la droite semble pousser à l'extrême non seulement le contenu de sa propagande mais aussi la forme. Beaucoup de gens ont été surpris par l'utilisation des groupes WhatsApp dans l'organisation de la grève des camionneurs. Ces groupes avaient pour fonction d'organiser les barrages routiers et de faire de la propagande pour gagner le soutien de la population. Les centres de commandement du mouvement étaient apparemment liés aux plus grands propriétaires de ce secteur, mais tout indique que la grève a dépassé cette dimension et qu'elle n'aurait pas eu autant de force sans cette organisation décentralisée. De même, les travailleurs de la chaîne de supermarchés Mundial à Rio de Janeiro ont fait grève en novembre dernier contre la réduction des heures supplémentaires. Apparemment, ils se sont organisés «par eux-mêmes», sans avoir prévenu le syndicat et sans que celui-ci soit intervenu, et les groupes de WhatsApp ont joué un rôle essentiel.

De même, la campagne de Bolsonaro semble se développer presque toute seule, allant jusqu'à nier, dans une certaine mesure, l'appareil électoral habituel en démocratie. L'important ce n'est pas l'outil utilisé pour la communication, mais plutôt ce que son emploi signifie en termes d'organisation quotidienne. Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, l'ascendant de Bolsonaro n'est pas le résultat d'une simple adhésion spontanée, comme si les quelques heures qu'il a passées à la télévision avaient été en mesure d'atteindre pleinement la subjectivité des électeurs. On assiste à une sorte de campagne en réseau, souterraine, incontrôlable, qui entoure, encercle, les travailleurs. L'espace où devrait se constituer la solidarité quotidienne est maintenant rempli par l'extrême droite. Parce que les révolutionnaires n'arrivent pas jusqu'à cet espace. C'était à prévoir. Cependant, dans le cas spécifique de Bolsonaro, on peut constater certaines limites très claires.

Sa faiblesse est précisément ce qui, pour la gauche affectée de strabisme, semble être sa force: son discours inflexible, son apologie ouverte de la torture, l'image univoque d'un tortionnaire. Bolsonaro possède l'un des ingrédients essentiels, qui est la capacité de gueuler. Mais, dans un moment comme celui-ci, où la majorité reste immobile malgré les intentions de vote, le discours, pour qu'il se transforme dans la sauvagerie qu'il promet d'instaurer, doit introduire des nuances qu'un candidat aussi stupide que Bolsonaro ne connaît pas. Le processus a toutefois déjà commencé. Et le danger est que cela peut se manifester à la droite de Bolsonaro, sur le terrain qu'il défriche. Au fond, il est important de réaliser que les électeurs hostiles au système du PT et les électeurs de Lula sont beaucoup plus proches que ne le suggère l'antagonisme idéologique de la propagande électorale. Le fascisme est précisément la capacité

de combiner les deux dimensions, en harmonisant la dualité, en ajoutant au discours truculent (qui attire les secteurs qui détestent le PT) une partie du populisme produit par les dirigeants de la gauche elle-même ; cette synthèse, elle, peut être produite par un mouvement fasciste. Mais pourquoi ne pourrait-elle pas aussi partir d'une organisation social-démocrate au pouvoir?

En ce qui concerne la gauche révolutionnaire, son indifférence vis-à-vis des conditions réelles de survie et d'organisation quotidienne des travailleurs a été évidente sur une question comme celle de la réforme du travail, par exemple. En effet, il existe un fossé entre la dénonciation de cette réforme, la propagande générale, et, d'autre part, un vif intérêt pour les contradictions concrètes résultant de son application. La gauche révolutionnaire se satisfait d'une propagande dénonciatrice générale dans le ciel de l'abstraction, le reste appartient à la réalité – et ne nous concerne pas. C'est comme si nous étions incapables d'aller au-delà d'une très vieille propagande. A quel rythme s'applique la réforme? Dans quels secteurs est-elle allée le plus loin? Par quels moyens quotidiens les travailleurs imposent-ils une résistance ? Ces questions seraient essentielles aujourd'hui, d'autant plus que le prochain gouvernement approuvera bientôt la réforme des retraites. Dans de telles conditions, le temps que l'on perd avec les discussions sur la ligne politique à défendre à propos des élections – abstention ? vote blanc ? vote utile ? – nous amène à la limite du délire. La tactique pour les élections semble acquérir une force surnaturelle, qui peut tout compenser. Mais elle en est incapable. Et telle est la limite infranchissable pour les révolutionnaires.

La plus grande clairvoyance possible n'est que poussière, ne sert à rien, si nous ne pouvons pas être présents politiquement dans les lieux d'exploitation et de reproduction de la force de travail. La tâche des révolutionnaires continue d'être la même : tenter, à partir des entreprises, d'ériger les formes irréversibles du pouvoir autonome des travailleurs. Et, à la limite, plutôt que de nous soucier de l'élection de Machin ou de Truc, nous devrions plutôt nous demander pourquoi nous sommes incapables d'accomplir cette tâche, car si nous ne l'accomplissons pas, notre défaite sera inéluctable. Il est certain que le prochain gouvernement, quel qu'il soit, devra faire face immédiatement à des taux de rejet élevés. La révolte latente actuelle ne disparaîtra pas; reste à savoir où nous serons quand elle se manifestera.

João (*Passa Palavra*, 5/10/2018)